

Catherine Millet
Jour de
souffrance

r é c i t

Flammarion

Extrait de la publication

Jour de souffrance

DU MÊME AUTEUR

- Textes sur l'art conceptuel*, Daniel Templon, 1972.
- Yves Klein*, art press-Flammarion, 1983 ; art press, 2006.
- L'Art contemporain en France*, Flammarion, 1987 ; réédition augmentée, 2005.
- Roger Tallon, designer*, Éditions du centre Pompidou, 1993.
- De l'objet à l'œuvre, les espaces utopiques de l'art*, art press, 1994.
- Le critique d'art s'expose*, J. Chambon, 1995.
- L'Art contemporain*, Flammarion, 1997.
- François Arnal : monographie de l'œuvre*, Cercle d'art, 1998.
- Conversations avec Denise René*, Adam Biro, 2001.
- La Vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil, 2001 ; Points, 2002.
- Riquet à la houppe, Millet à la loupe*, Stock, 2003 ; Livre de poche, 2005.
- Dalí et moi*, Gallimard, 2005.
- L'Art contemporain : histoire et géographie*, Champs Flammarion, 2006.

Catherine Millet

Jour de souffrance

récit

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0806-8905-4

RÉSUMÉ

Si l'on ne croit pas à la prédestination, alors, il faut admettre que les circonstances d'une rencontre, que par facilité nous attribuons au hasard, sont en fait le résultat d'une incalculable suite de décisions, prises à chaque carrefour dans notre vie, et qui nous ont secrètement orientés vers elle. Ce n'est pas que nous ayons recherché ni même souhaité, serait-ce du fond de notre inconscient, toutes nos rencontres, même les plus importantes. Plutôt, chacun d'entre nous agit à la façon d'un artiste ou d'un écrivain qui construit son œuvre dans une succession de choix ; un geste ou un mot ne détermine pas inéluctablement le geste ou le mot qui suit, mais place au contraire son auteur devant un nouveau choix. Un peintre qui a posé une touche de rouge peut choisir de l'éteindre en lui juxtaposant une touche de violet ; il peut choisir de la faire vibrer par une touche de vert. Au bout du compte, il aura beau s'être mis au travail

avec quelque idée de son tableau achevé en tête, la somme de toutes les décisions qu'il aura prises, sans les avoir toutes prévues, fera apparaître un autre résultat. Ainsi nous conduisons notre vie par un enchaînement d'actes bien plus délibérés que nous ne sommes prêts à l'admettre – parce qu'en assumer clairement toute la responsabilité serait un fardeau trop lourd –, et qui pourtant nous mettent sur le chemin de personnes vers qui nous ne pensons pas nous être dirigés depuis si longtemps.

De quelle façon la figure de Jacques s'est-elle inscrite pour la première fois dans mon champ de vision ? Je serais bien incapable de le dire. J'ai rapporté, ailleurs, que c'était l'écoute de sa voix, à travers le double écho d'une bande magnétique (il s'agissait d'un enregistrement...) et du téléphone (à travers lequel on me faisait entendre cet enregistrement), qui avait saisi mes sens. En revanche, je n'ai pas conservé de lui un portrait qui aurait pris place dans ma mémoire comme son épiphanie dans ma vie. Fait curieux, car je suis une personne douée d'une excellente mémoire visuelle tandis que je n'ai pas du tout d'oreille. Peut-être est-ce précisément parce que cette oreille est peu exercée que je réussis à isoler une des rares fois où elle a été sensible, tandis que ma vue est tellement sollicitée et se porte si

facilement sur tant de détails, quelquefois semble-t-il sans discernement, qu'il m'arrive de me comparer moi-même à ces gens fous de ne pouvoir trier et ordonner les signaux visuels qui leur parviennent du monde extérieur. Aussi ma première image se rapportant à Jacques est-elle une *Gestalt*, sa présence comme une masse sombre, dense, indissociable d'un espace plus clair, blanc ou plutôt couleur crème, exigu, délimité dans sa profondeur – cela je m'en souviens parfaitement – par une planche fixée au mur, servant de plan de travail, et une porte qui donnait accès à des cabinets.

Il faut dire que nous étions obligés de nous concentrer sur une page de catalogue où figurait un texte de lui et dont nous devons corriger à la main une coquille. Nous avons travaillé plusieurs heures, assis côte à côte dans l'étroit local. Je revois la page, le texte imprimé dans des caractères imitant ceux d'une machine à écrire. Je revois pareillement, chez l'ami où il m'a emmenée dîner à la suite de la fastidieuse séance, le lit servant de canapé et sur lequel la soirée se prolongeait ; je discerne même encore la tête d'un ou deux autres invités. Mais ce qui distingue à ce moment-là la personne de Jacques, ce n'est toujours pas son image, c'est ce très discret geste qu'il eut, cet effleurement de mon poignet avec le dos de son

index. Les conditions de ce souvenir me permettent de constater un phénomène que j'ai observé dans des moments de mobilisation du plaisir charnel : mon regard semble porter plus d'intérêt à l'entour qu'à l'objet même de mon désir. En fait, c'est un réflexe que tout le monde a en société pour donner le change, et qui ajoute au plaisir du contact celui de la dissimulation : on plonge intensément son regard dans le regard de son interlocuteur de droite pour mieux cacher que le voisin de gauche vous caresse la cuisse sous la table. Mais n'est-ce pas aussi que l'épanouissement d'un sens rend généreux et que, en la circonstance, tandis que ma peau faisait l'expérience d'une main d'homme d'une douceur dont je ne connaissais, dont je ne connaîtrais aucun équivalent, mes yeux pouvaient bien accorder toute leur curiosité à ses amis ?

L'image apparaît lentement au fond du bac à développement des souvenirs. Je me remémore sans hésitation la position de nos corps le lendemain matin dans son lit, pendant que, comme c'est souvent le cas dans ces circonstances, une volubile exposition de nos personnes sociales prenait la suite de l'exposition précipitée de nos personnes physiques, et si je suis encore capable d'évaluer le niveau de la clarté du jour dans la pièce pendant cet échange, ce n'est que dans des

souvenirs plus tardifs que je vois s'affirmer sa silhouette et se dessiner les traits de son visage.

Significativement, dans ces souvenirs qui renvoient à une époque où notre relation est déjà établie, régulière, cette image n'est pas une vue rapprochée, qui pourrait être le dessin de son visage avec l'expression de ses yeux ou de sa bouche, mais d'abord un plan d'ensemble : par exemple, je l'aperçois qui range la moto sur le trottoir d'en face, et je l'observe tout le temps qu'il traverse la chaussée, détache son corps de la vague oscillante des autres passants, et s'approche de la terrasse de café où tout un groupe l'attend parmi lequel je suis. Il me semble que c'est à ce moment-là que je remarque le rectangle très légèrement allongé, assez régulier de la tête, d'autant plus notable que les cheveux sont coupés court et que le crâne commence à se dégarnir. À cette géométrie fait écho le carré du buste – les épaules, la taille, les flancs paraissent avoir presque la même mesure – accentué par la chemise portée large. Autrement dit, pour que ses traits s'inscrivent en moi il fallait que je prenne du temps et un peu de recul, au sens propre, à l'imitation des peintres qui travaillent à l'ancienne et reculent de quelques pas pour mieux apprécier leur motif, dans ses rapports de proportion avec son environnement et dans ses effets de contraste.

Je n'ai donc pas eu un laser à la place des yeux qui, transperçant le brouillard du monde, aurait immédiatement découpé la figure de Jacques Henric. J'avais beau avoir gardé de l'enfance l'habitude de rêvasser, mon imagination savait quel était son seuil et je n'aurais jamais importé dans ma vie l'image idéale d'un homme qu'elle aurait formée et que j'aurais projetée sur les traits d'un homme rencontré. J'avais vingt-quatre ans ; j'étais née en banlieue parisienne dans un environnement sans beaucoup de potentiel et dont je m'étais sortie à dix-huit avec le seul bagage de mes lectures ; j'avais donc besoin d'élargir le réel et j'étais tout à l'excitation de la découverte de nouveaux milieux, comme d'autres, au même moment, portaient, sac à dos, sur les routes. Les routards n'ont pas posé leur sac tout de suite. De même, il fallait que mon œil « photographie » bien des groupes avant que le désir naisse d'entourer d'un trait l'une des têtes qui s'y montraient. Les formules romantiques n'étaient pas pour moi ; elles ne le sont toujours pas et je ne dirai jamais que j'ai reconnu Jacques entre mille ; non, il fallait plutôt que j'en connaisse mille pour savoir qu'avec lui il s'agissait d'une relation ancrée dans un sentiment d'une nature et d'une pérennité qui n'étaient pas comparables à d'autres. Comme on fait devant un tableau qui cache une anamorphose, et qui, au premier coup d'œil,

paraît banal, juste intrigant, en cherchant le point de vue exact à partir duquel on fera émerger, à partir de plusieurs éléments épars, et grâce aux lois optiques, un objet cohérent qui émerveillera, je devais d'abord prendre mes repères dans la vie pour, ayant glané différentes visions d'un homme en des circonstances qui ne le signalaient pas d'une façon particulière, les rassembler, et voir se profiler sur ma route celui qui me bouleverserait comme aucun autre.

De la part de Jacques, il y eut ce geste, si peu démonstratif, de la caresse à peine perceptible de son doigt plié. De ma part à moi, je n'ai pas le souvenir d'un mouvement particulier. Après le dîner, je l'ai suivi chez lui. A-t-il eu à se montrer plus explicite pour que je m'y sente invitée ? Ce n'est pas certain. C'est ainsi que je vivais alors. Du trajet entre l'appartement de l'ami qui nous avait invités et le studio que lui habitait je n'ai gardé aucune trace. Les voyageurs s'intéressent-ils toujours au milieu de leur trajet ? Dans le projet qui est le mien, dans ces premières pages, de me remémorer les conditions de ma rencontre avec l'homme dont je partage la vie, c'est le départ du voyage, très loin en arrière, qui me vient à l'esprit. L'amorce vive du mouvement dont le fait d'accompagner Jacques ce soir-là est l'onde lointaine : une course à travers un jardin dont voici les circonstances.

J'étais adolescente. Comme je l'ai dit, j'aimais la lecture, mais j'étais très mauvaise élève en maths et l'on me faisait prendre des cours particuliers chez une camarade qui rencontrait les mêmes difficultés. Il s'est trouvé que le jeune homme qui nous donnait ces leçons écrivait des poèmes, qu'il avait même fondé avec un groupe d'amis une petite revue. Quand le jour de la dernière leçon est arrivé, nous nous sommes dit au revoir sur le seuil du pavillon qu'habitait la famille de mon amie. Je soupçonne ma mémoire d'avoir exagéré le temps qu'il mit pour remonter l'allée du jardin jusqu'à la grille car, encore aujourd'hui, il me paraît que j'y ai engagé le premier grand dilemme de ma vie. Un dilemme dilate le temps. C'est une torture qui prend le temps de désenfouir de la conscience et d'examiner des arguments contradictoires, et de revenir sur les uns et sur les autres pour les renforcer. Pour la première fois, j'étais au bord de pouvoir dire à quelqu'un qui en comprendrait la signification vitale que moi aussi j'écrivais ; le souffle de cette parole montait en moi, et sa libération devenait aussi nécessaire que si, restée trop longtemps en apnée, je devais au contraire reprendre impérieusement ma respiration. J'étais crédule, persuadée qu'un destin se joue, comme je l'avais lu et comme on me l'avait peut-être enseigné, dans la rencontre fortuite mais décisive d'un aîné, dans un mot de

lui qui serait prophétique ; j'avais en tête ce genre de récits mythiques dont bien plus tard l'ouvrage savant et délicieux d'Ernst Kris et Otto Kurz, *L'Image de l'artiste*, me démontrerait les ressorts rhétoriques et la récurrence à travers l'histoire... En même temps, une honte pubère me retenait. J'allais me ridiculiser aux yeux du garçon et à ceux de mon amie. L'un et l'autre penseraient que j'avais imaginé ce stratagème pour garder le contact avec lui : en plus d'être fort en maths et poète, il était très beau. Les préjugés voudraient que je sois plus animée par le désir de sortir avec lui que par le goût de la littérature. Ou, pire, j'allais être prise pour une lycéenne amoureuse qui trouve chic de s'épancher dans des vers. Certes, je savais moi que ce goût datait de bien avant que je ne fasse sa connaissance, et que ce que j'écrivais était sans rapport avec sa personne, mais sans doute y avait-il déjà en moi une sorte de lucidité subliminale (celle qui se met en place très tôt chez celui qui souhaite écrire – qui peut-être préside à ce souhait – afin qu'il soit d'emblée dans une posture de témoin, y compris de lui-même) par laquelle je sentais que ce soupçon n'était pas complètement infondé non plus. Ma volonté de trouver dans les livres, dans les œuvres d'art l'accès à un mode de vie qui n'était pas celui offert par les conditions de mon milieu familial était bien trempée, mais une clairvoyance naissante

m'indiquait déjà le point où la séduction exercée par le professeur de mathématiques la gâtait insensiblement. Du moins l'interprétai-je ainsi, à l'âge où l'on tient à la pureté de ses aspirations.

Mais c'est l'âge aussi où l'avenir est encore rêvé, rêvé à partir des opportunités miraculeuses que notre imaginaire lui réserve, quand la vie n'a pas eu le temps de nous apprendre qu'on peut l'orienter dans des occasions moins parfaites mais plus nombreuses et plus diverses. Je n'envisageais pas qu'une chance aussi extraordinaire puisse se présenter une autre fois. Quand il mit la main sur la poignée de la porte en fer, j'appelai, et je me précipitai vers lui.

Les faits s'accomplirent. Je demandai si je pouvais le revoir pour lui donner des choses à lire. Il me fixa un rendez-vous. Son air était attentif et ne manifestait pas de surprise. Ce que je pris pour une légère lassitude, comme s'il s'était douté à l'avance de ma démarche et que, sous sa bienveillance, il me reprochait de lui faire perdre un peu de son temps par mon hésitation. Je retournai vers l'amie qui elle non plus n'eut pas l'air étonné, ne posa pas de question. Ainsi, je pouvais prendre, dans un très court laps de temps, au prix d'un débat intérieur d'autant plus intense, la décision la plus importante de ma vie, mon entourage ne s'en émouvait pas. Était-ce passé inaperçu ? Ou bien, parce qu'on m'avait si souvent entendue

faire l'intéressante en avançant des idées singulières, saugrenues, ou parce que j'avais l'habitude d'enjoliver les histoires, m'avait-on déjà rangée dans la catégorie des originaux, cette sorte de sas entre la société familiale et celle des artistes ? Cette absence de réaction m'intrigua beaucoup. Elle vint alimenter le questionnement qui était inévitablement le mien sur le rôle que j'allais tenir dans la société et que je cherchais vaguement à esquisser, et le regard que les autres allaient porter dessus.

Certains, qu'ils écrivent des ouvrages d'imagination ou de réflexion, ont peut-être été conduits à ce travail par le pur amour des livres. Ce n'est pas mon cas. Chez moi, cet amour n'a jamais été absolu. Il est mêlé du désir de vivre dans un autre monde que le milieu originaire qui a nourri mon organisme, et dont la seule extension aurait pu se mesurer à celle de la table de salle à manger à rallonges, déployée pour ma première communion et pour celle de mon frère, ainsi qu'à l'occasion de quelques réceptions de jour de l'an, de quelques anniversaires, – avec, en orbite, les conversations adaptées à l'événement. Ce n'est pas moi qui me moquerais de ce cliché : le pouvoir d'évasion de la littérature. La rue Philippe-de-Metz à Bois-Colombes, où je suis née, où j'ai passé mon enfance et mon adolescence, a l'étrange

N° d'édition : L.01ELJNFF8905.N001
Dépôt légal : août 2008